

Maria Heyman in erster Ehe, sein Haus »Zum Lindenbaum« an Johann Schavoir und seine Frau Agnes Kochs für 1600 Taler¹⁰. Der neue Eigentümer war Barbier und Wundarzt, Sohn von Ägidius Schavoir und Katharina. Sein Sohn Ägidius Schavoir, getauft in St. Foillan am 15. September 1675, besuchte das Jesuitengymnasium¹¹ und wurde wie sein Vater Wundarzt¹². Er heiratete 1704 Gertrud Frings, die am 16. März 1681 getaufte Tochter des Johann Frings und der Barbara Pauli aus einer alten Aachener Fleischhauer- und Ratsfamilie. Diese beiden wurden Ururgroßeltern des Malers Kaspar Scheuren¹³.

Die am 17. März 1671 getaufte Tochter Petronella Schavoir heiratete Werner Friedrich Krichels, der am 1. Oktober 1712 auf seinem eindrittel Anteil am »Lindenbaum« 200 Reichstaler aufnahm¹⁴. Die Erben Schavoir verkauften bald darauf das Haus, so daß 1735 Janus (Sebastian) Lausberg als Eigentümer erscheint. Er ist als Nachbar genannt bei einer Hypothekisierung des Hauses »Zur Guldernen Waag«¹⁵. Noch 1776 sind Erben Lausberg am Haus beteiligt, die Erbgenamen des Johann Wolfgang Lausberg¹⁶. In der Franzosenzeit war 1799 Wilhelm Thenen Besitzer, 1812 sind es die Erben Gasperini. Das Haus besaß damals 13 Türen und Fenster, wofür die Taxe 4 der Tür- und Fenstersteuer zu entrichten war, ein Betrag zwischen 1570 und 2020 Franken¹⁷.

Das mit einem Grundriß von sechs mal sieben Metern fast quadratische Haus erscheint wie aus dem Haus Monheim ausgeschnitten. Aber das ist eine Täuschung, da umgekehrt vielmehr das Haus Monheim um den »Lindenbaum« herumgewachsen ist. Nun sind die beiden Häuser vereint. Sie bieten ein kontrastreiches Bild, bilden aber zusammen ein baugeschichtliches

Ganzes, das die Entwicklung des Aachener Hauses von etwa dem 16. Jahrhundert bis in die Moderne des 19. Jahrhunderts erkennen läßt. Der schöne Gegensatz des gerötelten Backsteinwerks des neugestalteten »Lindenbaums« zeigt zudem in seinem Gegensatz zum Blaustein der Gewände und Stockwerkunterteilung ein echtes Abbild Alt-Aachener Bauweise.

¹ Eberhard *Quadflieg*, Das Coebergische Stockhaus, auch »Haus Monheim« genannt. »Aachener Kunstblätter« 17/18, 1958/1959, 7 ff.

² Aachen, Stadtarchiv: Hs. 886 (St. Albrechts-Grafschaftsbuch), Bl. 10.

³ Walter *Sage*, Ausgrabungen und Funde der Jahre 1962 bis 1965 im Stadtgebiet von Aachen. ZAGV 77, 1965, 239 ff., insbes. 243 ff.

⁴ Hans *Bisegger*, Das Krämviertel in Aachen (Aachener Beiträge zur Baugeschichte und Heimatkunde I). Aachen 1920, 58 ff. — Eberhard *Quadflieg*, Spaziergänge durch Alt-Aachen. Straßen, Häuser und Familien. Heft 1, Aachen 1940, 33.

⁵ Aachen, Stadtarchiv: Gudungsbuch 1654—1656. — *Bisegger* 70. *Quadflieg* I, 29.

⁶ *Bisegger* 70.

⁷ Aachen, Stadtarchiv: Realisations-Protokoll 1669.

⁸ H. F. *Macco*, Aachener Wappen und Genealogien I, Aachen 1907, 177.

⁹ Stadtarchiv: Real.-Prot. 1674.

¹⁰ Ebenda 1680.

¹¹ H. F. *Macco* AWG II, Aachen 1908, 112 — Matthias *Brixius*, Schüler des Aachener Jesuitengymnasiums (1601—1773). Mitt. d. Westdt. Ges. f. Familienkunde XII, 1940, 165.

¹² Egon *Schmitz-Cliever*, Die Heilkunde in Aachen, ZAGV 74/75, 1963, 136/83.

¹³ Eberhard *Quadflieg*, Aachener Familien: Scheuren. Politisches Tageblatt v. 17. 6. 1938.

¹⁴ Aachen, Stadtarchiv: Real.-Prot. 1712.

¹⁵ Ebenda 1735.

¹⁶ Ebenda 1776.

¹⁷ *Bisegger* 70.

Le calice d'Antoine Dujardin

par Pierre Colman

Un intéressant calice est sorti de l'ombre à l'occasion de la remarquable exposition qui s'est ouverte en septembre 1964 au Musée Suermondt d'Aix-la-Chapelle, sous le titre *Barockes Silber aus rheinischen Sammlungen* (n° 356, fig. 270). Propriété d'un collectionneur aixois, il est maintenant en dépôt au musée.

D'argent doré, haut de 26,5 cm, il offre une base circulaire, une plinthe en cavet, un pied en talon, une tige balustre à noeud piriforme caréné, une haute fausse coupe à bord droit et une coupe à lèvres discrètement évasée. Le décor est dans le goût de Berain: bandes chantournées, rinceaux d'acanthe et culots, se détachant sur des fonds grenés. Au pied, trois médaillons ovales, représentant la Foi, l'Espérance et la Charité; à la fausse coupe, trois cartouches montrant la scène de

l'Ecce Homo, une Mater dolorosa et un Saint Augustin (fig. 1). Sur la plinthe, tracé au ciselet, un blason écartelé plutôt bizarre, avec, au 1, trois meubles énigmatiques, et au 2 et au 4, deux lions issants superposés d'aberrante façon (fig. 2). Sous le pied, deux inscriptions: AN(TON)IVS DUJARDIN EX — le mot qui suivait a été effacé minutieusement — et PASTOR IN SPA DEDIT 1785¹; la première est gravée fort gauchement, la seconde très soigneusement.

Ces inscriptions ne jettent sur l'histoire du calice qu'une lumière indécise². Un certain Antoine Dujardin y a fait mettre son nom, accompagné de son lieu d'origine, sans songer à faire ajouter une date; et cela, au moment où il en devenait propriétaire, on n'en peut guère douter. Par la suite, il y a fait marquer sa qualité —



Fig. 1
Calice ayant appartenu à Antoine Dujardin.
Aix-la-Chapelle, Suermondt-Museum

acquise dans l'intervalle, selon toute vraisemblance – de curé de Spa, et un DEDIT indiquant qu'il en faisait don, sans souffler mot du bénéficiaire – nous laissant conjecturer que c'était son église –, mais en adjoignant, cette fois, un millésime: 1785. Quelqu'un – quelqu'un d'autre, certes, un de nos contemporains, peut-être – a frappé le lieu d'origine d'une censure mal explicable.

Antoine Dujardin n'est pas un inconnu³. Il est tenu sur les fonts baptismaux de l'église de Wandre, près de Liège, le 23 décembre 1725⁴. Le 3 mars 1749, il reçoit de ses parents – François Dujardin, «capitaine des Wandres», et Marie-Catherine Malchair, alias Malchaire – le patrimoine presbytéral indispensable pour accéder à la prêtrise⁵. Vicaire de Jean-Guillaume Dujardin, curé de Spa⁶, en 1755⁷, il lui succède en 1774. Il reste curé de la cité des bobelins jusqu'à sa mort, survenue le

3 mai 1812. Nous pouvons donc situer la première inscription vers le milieu du XVIIIe siècle, et poser que le mot effacé intentionnellement était WANDRE.

Mais le blason? Ce n'est pas celui d'Antoine Dujardin, qui devait être écartelé: au 1 et au 4, d'argent à l'arbre de sinople, sur une terrasse de même; au 2 et au 3, d'or à trois roses de gueules couronnées du champ, feuillées de sinople⁸. Rien de commun avec les armoiries qu'offre le calice. Celles-ci sont d'ailleurs surmontées d'un casque convenant fort peu à un ecclésiastique. De la même facture que les ornements ciselés sur la plinthe, elles ont assurément été mises sur la pièce par l'orfèvre qui l'a exécutée, et ce sont celles de la personne qui l'a commandée. Commandée non pour son propre usage, apparemment, mais à destination d'un lieu où saint Augustin était particulièrement à l'honneur: saint Augustin seul – je veux dire non accompagné de saint Jérôme, de saint Grégoire et de saint Ambroise – ne constitue pas un thème iconographique passe-partout, comme le Christ, la Vierge et les trois Vertus théologiques⁹.

Si l'on découvrait qui portait ces armoiries – n'y étant point parvenu, je n'ai plus qu'à demander à être relayé –, on serait plus près de savoir où le calice a été fait, et quand. Aucun poinçon n'est là pour l'indiquer, en effet, et le catalogue de l'exposition de 1964 en est réduit à interroger Lüttich, 1745(?).

Liège? L'analyse de style indique la cité mosane plutôt qu'Aix-la-Chapelle, c'est indubitable. Mais elle détecte quelque chose de trop accusé, d'insuffisamment subtil pour un maître liégeois: un Jean-François Knaeps, un Guillaume Dirick, un Lambert Englebert auraient voulu, à mon sens, un pied moins déprimé et moins étranglé, un noeud de profil plus souple, un décor plus homo-

Fig. 2
Armoiries ciselées dans le calice
d'Antoine Dujardin.
M 3 X.



gène. Par ailleurs, les thèmes iconographiques n'ont dans l'orfèvrerie liégeoise aucun répondant¹⁰. Il faut s'orienter, me semble-t-il, vers une des bonnes villes de la principauté ou vers une des cités voisines du côté des Pays-Bas autrichiens.

1745? La tradition orale rapporte qu'en cette année-là l'église de Spa était en possession du calice. Comment, alors, le curé de Spa peut-il, quarante ans plus tard, en faire don en son propre nom? Selon toute apparence, la tradition orale est tout bonnement issue d'une lecture distraite des inscriptions. L'analyse stylistique,

devant une base non chantournée, un décor au relief fort accusé, sans motifs asymétriques ni rocaille, situe la pièce aux environs de 1720.

Tout indique donc que le calice d'Antoine Dujardin n'a pas été fait pour lui. Ainsi s'explique le caractère négligé de la première des deux inscriptions: celui qui l'a gravée, bien loin d'être l'auteur de la pièce, n'était même pas orfèvre; c'était peut-être le nouveau propriétaire lui-même, insoucieux, voire incapable de faire disparaître les armoiries devenues incongrues, et promises à piquer notre curiosité.

ANMERKUNGEN:

¹ Le catalogue cité ci-dessus indique 1783; c'est par erreur.

² D'après le catalogue, la première est plus récente que la seconde, et toutes deux ont été partiellement effacées. Pourquoi compliquer ainsi les choses?

³ F.-X. GEORGES, *Notice historique sur la paroisse de Spa*, Verviers, 1897, p. 18, 22, 37 et 43; rien de plus dans la 2e éd., par Em. de Spa, s. l., 1934 — C. DE CLERCQ, *Prêtres soumis et insoumis dans l'arrondissement de Malmedy en 1801*, dans *Tablettes d'Ardenne et d'Eifel*, t. I, 1961, p. 244; référence obligamment communiquée par M. Maurice Lang.

⁴ ARCHIVES DE L'ETAT A LIEGE, *Registres paroissiaux, Wandre*, n° 1, f° 324.

⁵ ARCHIVES DE L'ETAT A LIEGE, *Patrimoines presbytéraux*, n° 25, f° 104—105 v° — Le mariage des parents a été célébré le 14 janvier 1720 (ARCHIVES DE L'ETAT A LIEGE, *Reg. par. Wandre*, n° 3, f° 41). Le père meurt le 26 décembre 1755, la mère le 18 novembre 1770 (ARCHIVES DE L'ETAT A LIEGE, *Table des registres paroissiaux de Spa*).

⁶ Jean-Guillaume Dujardin, fils d'Antoine et de Christine du Jardin est baptisé à Wandre le 9 novembre 1703; après avoir été vicaire dans son village natal, il devient curé de Spa en 1742 (ARCHIVES DE L'ETAT A LIEGE, *Reg. par. Wandre*, n° 1, p. 221). Il meurt le 26 juin 1774 (ARCHIVES DE L'ETAT A LIEGE, *Reg. par. Spa*, n° 5, [p. 349]). Il était apparenté à Antoine, j'en suis persuadé, sans en avoir trouvé la preuve formelle.

⁷ A. BODY, *Les actes notariaux passés à Spa par les étrangers, 1565—1826*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XX, 1887, p. 123; voir aussi p. 142.

⁸ Sa dalle funéraire, encore abritée dans l'église de Spa en 1870 (A. BODY, *Archéographie spadoise*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. X, 1870, p. 177), a disparu par la suite (cf. A. BODY, *Spa*, dans *Vieux-Liège*, t. I, 1895, col. 499—500, et l'on ne sait même pas si elle s'ornait d'un blason. On en voyait un, en tout cas, sur celle de Jean-Guillaume Dujardin et de son frère François-Michel, bourgmestre de Spa (baptisé le 2 juin 1693. Cf. ARCHIVES DE L'ETAT A LIEGE, *Reg. par. Wandre*, n° 1, p. 173). Cette dernière dalle, transférée de l'église au cimetière entre 1870 et 1895, est actuellement introuvable, elle aussi; mais on a du moins un relevé de l'inscription (Ch.-J. C[OMHAIRE], *Anciennes inscriptions de l'église primaire de Spa*, dans *Le Vieux-Liège*, t. II, 1896, col. 166, n° 28) et une mention du blason (J. BERGER, *La famille Xhrouet de Spa [Biographies et généalogies spadoises, I]*, Bruxelles, 1947, p. 50). Au sujet des armoiries Dujardin, voir encore DE LIMBOURG, *Armoriaux liégeois*, t. I, [Liège], 1930, p. 161 et 280, et G. POSWICK, *Armorial d'Abry*, [Liège], 1956, p. 208, n° 2286. On trouve, notons-le, des Dujardin et des Dejardin qui portent d'autres armoiries (DE LIMBOURG, *op. cit.*, p. 120. — POSWICK, *op. cit.*, p. 209, nos. 2287 à 2289).

⁹ La Foi, observons-le, est représentée par un pape, et non par une figure féminine, comme à l'ordinaire; cette particularité revêtirait-elle une signification locale?

¹⁰ P. COLMAN, *L'orfèvrerie religieuse liégeoise*, t. II, Liège, 1966, p. 46—58.

Die Augsburger Leuchtergarnitur des Abtes Jean Dubois*

von Hans Küpper

Anlässlich der Feiern zum 750-jährigen Bestehen der Abtei Val-Dieu bei Aubel (Belgien) auf der Grenze des ehemaligen Herzogtums Limburg und der Grafschaft Dalhem gelegen, die der geschworene Aachener Stadtmaurermeister Laurenz Mefferdatis (1677—1748) auf einem Plan zu dem in der Nähe der Abtei errichteten Landgut des aus Verviers gebürtigen Mathias Joseph de Lognay¹ (1689—1770), Weinhändler in Aachen und Erbauer des Hofes »Zum wilden Mann«, Alexanderstraße 36, »Gotsdahl« nennt², wurde im Kreuzgang des Klosters vom 31. Juli bis 30. Oktober 1966 eine Ausstellung veranstaltet.

Der Katalog »Trésors d'Art«³ führt unter Nr. 195 ein Augsburger Leuchterpaar an, das als künstlerisch hochstehende Silberschmiedearbeit und als Zeugnis für den Geschmack seines kunstsinnigen Auftraggebers die vorliegende Abhandlung rechtfertigt.

* Der Verfasser ist Hochwürden Dom Fettweiss, Abt von Val-Dieu, Herrn Pfarrer von Saint-Remy-lez-Dalhem, Herrn Prälat Dr. E. Stephany und besonders Herrn Stadtkonservator H. Königs, Aachen, für freundliches Entgegenkommen, Hilfe und Auskünfte zu Dank verpflichtet.